

Texte tiré de Geneviève Fraisse, *La fabrique du féminisme. Textes et entretiens*, Le passager clandestin, 2012, p. 24-37.

LA SOLITUDE VOLONTAIRE (À PROPOS D'UNE POLITIQUE DES FEMMES)*

*« Les femmes coupées en elles-mêmes
et séparées les unes des autres ne peuvent rien »*

Carmen Castillo, pour Beatriz Allende,
Libération, 15-16 octobre 1977

— Notre mouvement a une histoire, disent-elles.

— Construisons le mouvement autonome, nous répond-on...

— À partir de notre histoire ?

Les lieux et les moments du mouvement des femmes se suivent et se ressemblent parfois, pas souvent, pas toujours. Des grands rassemblements à la Mutualité (oppression, viol) ou à Vincennes (rencontre internationale) à l'éparpillement des groupes de quartier, d'affinités, d'entreprise en passant par les querelles officielles (les éditions *Des femmes et leurs procès*, le « mouvement autonome » et son refus des féministes-petites bourgeoises-sexistes) se pose et s'impose la question : qu'est-ce que le mouvement des femmes aujourd'hui ? Il a été marginal, unique, unitaire ; il est devenu symptôme ou mauvaise conscience, dernier-né ou refoulé des politiques de gauche mixtes, traditionnelles ou extrémistes, instituées en tout cas ; il cherche aussi maintenant à s'imposer face à ces groupes comme force autonome. Était-ce notre but et notre avenir ?

* *Les Révoltes logiques*, numéro spécial : « Les lauriers de mai ou les chemins du pouvoir (1968-1978) », Paris, Édition Solin, février 1978.

Il faut alors poser à la fois le problème de la, d'une, des politiques des femmes différentes et nouvelles, novatrices par les sujets de ces politiques (nous-mêmes enfin sujettes sans maître) et la question de l'interpellation ou de la récupération auxquelles le mouvement des femmes contraint la gauche et l'extrême-gauche en France. D'où une double interrogation : y a-t-il une politique des femmes à définir comme telle, quel est l'enjeu du féminisme à gauche ?

Avoir cru à une « année zéro »¹ de la libération des femmes nous a mises d'emblée hors de la problématique d'une juste ligne. Le mouvement des femmes est né sans avoir été programmé et devant le peu d'enthousiasme à nous accueillir, l'affirmation de notre réalité a toujours eu autant d'importance que nos objets de lutte. Comment ne pas comprendre alors qu'on refusait les alternatives et les priorités, les contradictions premières et les contradictions secondaires ? Puis, face à des choix impossibles où se mettaient en balance la volonté de lutter et la peur du pouvoir, il y eut des moments d'impuissance, blocage né de contradictions et d'antagonismes qu'il ne s'agissait pas d'éliminer ; certaines se sont épuisées à s'en tenir aux premiers élans du mouvement, d'autres se sont organisées.

Ce qui se passe aujourd'hui se veut très différent, en rupture avec les premières années du mouvement ; et chaque groupe, chaque tendance reconstruit une histoire sélective depuis 1970. Au lieu de cela, je préfère restituer quelques choix², et beaucoup de problèmes...

Dire mouvement et non organisation implique nécessairement, où que l'on soit *dans* le mouvement, une reconnaissance, à des degrés divers, d'une liberté de structures. On n'adhère pas au mouvement comme à un parti et je continue à croire qu'une femme qui se révolte, ici ou ailleurs, se retrouve féministe, et qu'être féministe,

1. « Libération des femmes, année zéro », *Partisans*, n° 54-55, 1970.

2. Il faudrait dire aussi qu'il y a *des* mouvements de femmes. Entre le nous et le je, je n'ai évidemment aucun don d'ubiquité sereine... Si l'on n'appartient pas à un groupe qui porte un nom, il y a toujours, à Paris en tout cas, des groupes informels, réseaux d'affinités et d'histoires communes. Je voudrais que ce texte soit proche de quelques dizaines de copines rencontrées, retrouvées de réunions en réunions et qu'il ressemble aussi aux discussions de ce petit groupe de l'hiver 1976 qui s'appelait « espace politique ».

c'est participer au mouvement des femmes. Il suffit pour cela de ne pas se laisser pénétrer par les images des médias. En même temps, ce terme, volontairement vague, établit des confusions entre droite et gauche, gauche et extrême-gauche. Chacune d'entre nous apporte ses propres choix politiques et les subvertit en même temps puisqu'ils sont tous inopérants dans la lutte des femmes : voter ou ne pas voter, aller vers le PS ou être anarchiste, ce n'est pas cela qui nous fait choisir notre attitude face au viol... Le mouvement des femmes ce sont des femmes en mouvement disait-on ; mais comment ça marche ? Le refus des structures, c'est aussi se laisser prendre entre l'inventivité des initiatives (sous forme imagée : la couleur des slogans et la vie des manifestations) et l'éventualité du terrorisme (circuits de décision occultes parce que sans garantie institutionnelle ; les AG ont toujours plus ou moins mal masqué les réseaux d'influence...).

La liberté de structures est un certain désordre mais n'anéantit pas la politique classique qui nous rappelle à l'ordre ou nous guette dans notre désordre même : l'invention redevient tradition et inversement ; on se vit bien parfois dans l'héritage du militantisme gauchiste (parler à la place des autres, agir pour les autres) ou de l'assistantat féministe (la même chose, versant féminin ?) : il faut soutenir Barbara¹, et pas seulement en occupant la librairie « Des femmes » ; aider Hélène Vernet à résister à son expulsion², etc. À l'inverse, la dérision, la polémique et l'humour s'imposent comme démarche politique : ridiculiser l'année internationale de la femme en chantant et dansant à la manifestation du 8 mars 1975³, caricaturer Giroud dans le film *Miso et Maso*⁴.

1. Barbara était une prostituée [NdE].

2. Hélène Vernet est la fille de Madeleine Vernet (1879-1949), féministe et pacifiste. Voir G. Fraisse, *Les femmes et leur histoire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Histoire » n° 90, 1998 [NdE].

3. En 1975, l'Organisation des Nations unies décrète cette année-là « Année internationale de la femme » [NdE].

4. À la fin de l'année 1975, Bernard Pivot avait invité Françoise Giroud, première secrétaire d'État à la condition féminine, à une émission intitulée « Encore un jour et l'année de la femme, ouf ! C'est fini ». L'année suivante, le documentaire *Maso et Miso vont en bateau*, réalisé par Delphine Seyrig, Nadja Ringart, Carole Roussopoulos, Ioana Wieder, propose une parodie de cette émission pour faire « la preuve officielle que le secrétariat d'État à la condition féminine est une mystification » [NdE].

Dans l'un et l'autre cas, c'est l'événement qui est privilégié, aussi enfoui dans le quotidien soit-il ; comme si la politique découlait de notre sentiment des responsabilités et des urgences où la présence du mouvement s'impose comme nécessité pour que l'oppression éclate. L'histoire du mouvement est tissée d'initiatives et de structures ponctuelles : « mobilisation » sur le viol, la prostitution, le fascisme... Le MLF a toujours posé ces urgences sans les transformer en interpellation politique permanente. Les campagnes du mouvement sont lancées par certaines et reprises par d'autres ou plutôt, il se produit un glissement de structures (cf. l'avortement et le MLAC¹, même si ce sont aussi les *mêmes* femmes). Que veut dire ce déplacement lorsqu'il s'agit d'assumer les répercussions sociales d'une initiative ? Faut-il dire que les organisations « gèrent » les révoltes ou bien que le sens d'une lutte se transforme en devenant publique ? Il paraît effectivement simple de faire exploser le *statu quo* d'une oppression (l'avortement) depuis longtemps refoulée et occultée ; tout se complique une fois faite la dénonciation : si on s'en tient aux refus des priorités stratégiques, comment ne pas se sentir paralysées pour agir ? Comment libérer l'avortement si ce n'est pour libérer les corps ? Quelle politique de la natalité se joue dans cette lutte ?

Ordre/désordre, continuité/ponctualité, ces oppositions appartiennent au mouvement des femmes parce qu'elles représentent notre va-et-vient entre nos repères dans l'éventail politique classique et leur importance dérisoire face à nos problèmes de femmes. Mais ces oppositions répètent un vieux débat entre la réforme et la révolte où on se sent renvoyées dos à dos.

Il existe bien sûr des groupes déclarés, de la librairie Des femmes à Choisir², mais ils restent minoritaires par rapport à la sensibilisation/mobilisation de toutes les femmes qu'on rencontre. On pourrait plutôt dire que cette façon d'être partout et nulle part au travers de démonstrations spectaculaires nous oblige au

1. Mouvement pour la libéralisation de l'avortement et de la contraception, créé en avril 1973 [NdE].

2. Mouvement féministe, créé par Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir en 1971, qui prend fait et cause pour l'avortement [NdE].

parasitage : se servir des organisations des autres ; à l'image de la réalité parisienne du mouvement : difficultés pour une maison des femmes, pour un journal féministe. Nous restons plus dans la mixité que nous voulons bien le croire...

Dans le discours, au niveau des mots, il y a « nous », et « les mecs », opposition farouche où se ferait tout à coup l'unité si ce n'est entre toutes les femmes, du moins contre tous les hommes ; non pas pour leur déclarer la guerre, comme on aime le dire à droite et à gauche, mais parce que je crois qu'être femme, aujourd'hui, dans la politique, peut et doit s'entendre comme tel. En même temps, lorsqu'on ne confine pas le féminisme aux problèmes de « bonnes femmes », l'opposition homme/femme peut disparaître dans le concret et nous retrouvons certains « mecs » en accord avec ce qui nous apparaissait nouveau, spécifique à une expression, une volonté féministe. Qu'est-ce qui nous fait tenir alors à l'entre-femmes pour la politique, si ce n'est ce vécu qui nous colle à la peau, oppression et exploitation, qui nous a fait naître au mouvement et nous fait croire que nous pouvons créer une autre façon de faire de la politique ? Carmen Castillo le dit clairement à propos de Beatriz Allende : il faut cesser d'être soit femme, soit militante ; plus même, ce sont les femmes, au nom du quotidien, qui transformeront le rapport à la politique.

Les hommes de qui nous sommes proches n'ont pas ce rapport immédiat aux choses politiques : ils « font » de la politique, rencontrant, c'est possible, des bouts de vécu (armée, prison) ; mais ils peuvent très bien être d'abord spectateurs de l'oppression des autres, identifiés à une exploitation. Notre place est alors confortable : il fallait faire le chemin de refuser de parler pour les autres ; nous pouvons maintenant nous installer dans la légitimation de parler pour soi...

C'est de là que le MLF a tiré sa force : si on nous reproche si facilement, du côté de l'extrême-gauche, d'être des intellectuelles petites bourgeoises, il semble quand même que, pour une fois, la situation d'intellectuelles ne nous plaçait pas hors du champ de l'exploitation et de l'oppression, derrière le paravent de notre

fonction sociale. L'avortement, le viol, la discrimination dans le travail nous touchent indépendamment de notre statut social même si le mouvement et la situation des femmes restent traversés par des clivages de classe. Je crois que c'est ce qui a permis qu'un large groupe d'intellectuelles aient pu, pendant plusieurs années, avoir une force militante réelle, radicalement neuve par rapport à l'histoire politique des intellectuels : nous n'intervenions pas sur une scène, ailleurs ; nous étions sur scène... Il ne pouvait pas y avoir de mouvement des femmes sans MLF ; encore faudrait-il en tenir compte aujourd'hui si l'on ne veut pas que le mouvement des femmes répète tranquillement les impasses masculines.

Je ne voudrais pas invoquer la simplicité et la naturalité du vécu des femmes comme une définition de leur politique. Nous arrivons au mouvement avec des révoltes, positif de tout ce négatif accumulé dans nos histoires individuelles et l'entre-femmes qui nous paraît évident à vivre pour lutter, créer un nouveau vécu : la solidarité qu'on nous propose pour sortir de l'isolement concurrentiel, la sororité, c'est aussi bien la violence, qui s'exerce à contre-jour des euphories et des rires, que l'amour sororal semblable à un mythe qui masque les luttes du pouvoir et les partages de classe. Être entre femmes, c'est y mettre quelque chose de sa vie, c'est plus qu'agir ou militer ; c'est mêler, et pas seulement lier, vie privée et vie politique, c'est aussi mettre à une certaine place la mixité quotidienne (de travail ou/et d'amour ; homo/hétérosexualité). Vivre proches dans des groupes de femmes qui vont de la prise de conscience au militantisme, ce n'est pas se faciliter la vie politique : la critique devient agression et la peur de la violence, souffrance insupportable, refoule les questions exigeantes ; à la différence des groupes mixtes aux affrontements apparemment plus dialectiques, aux lignes de fuite plus nettes en cas de conflit...

Question de nature des femmes où la tête ne sait pas vivre sans corps, question d'histoire des femmes où se retrouver ne peut se faire sans la résurgence de la haine inculquée ?

Certaines parlent non seulement de nouvelles pratiques politiques, d'une autre définition du politique, mais aussi d'une

nouvelle culture... Pas facile de marquer la rupture, de faire le partage entre l'invention ou la réappropriation en positif de ce qui fut minorisé. Ce qui est sûr, c'est que nous avons maintenant des mythes, seule façon sans doute dont les médias digèrent un mouvement de révolte : la télévision propose un féminisme raisonnable et décoloré quand Benoîte Groult, dans le film sur sa vie, nous démontre comment notre bonheur d'aujourd'hui, nous femmes, passe par un féminisme qui rénove et la famille et le statut social bourgeois¹. Agnès Varda, à qui on n'a pas envie de prêter d'intention conservatrice, nous montre dans *L'une chante, l'autre pas*, une sororité sans conflit, la liberté pour chacune d'accéder au degré de libération qui lui convient, fût-il le plus adéquat aux valeurs traditionnelles, un féminisme qui inclut la lutte pour l'avortement et la contraception mais qui n'entraîne aucune contestation politique de la société. Alors, le féminisme, une valeur sûre pour s'épanouir dès aujourd'hui sans avoir besoin de lendemains différents ?

Pendant plusieurs années, le mouvement des femmes a vécu de petits groupes éparpillés, qui coexistaient ou s'affrontaient, mais qui n'auraient jamais renoncé à être parties prenantes du mouvement des femmes. Puis, certains groupes n'ont plus supporté les actions ponctuelles qui sautaient de manifestations en campagnes ; certaines ont voulu que l'imaginaire revendiqué s'inscrive dans la réalité quotidienne : le désordre du MLF fut taxé de comportement bourgeois et élitaire. Aujourd'hui, la tendance « lutte des classes » du mouvement, ou encore le « mouvement autonome » se veut en rupture avec ce passé.

Par sa démarche même, le MLF rejette la femme « ordinaire », celle-qui-est-mariée-travaille-et-vit-en-banlieue. L'argument n'est pas nouveau et pourquoi ignorer que les luttes des femmes font souvent éclater la vie privée de chacune, que ce qui se déplace dans nos vies est aussi bien cause que conséquence de notre arrivée au mouvement des femmes. C'est à partir de soi et non à partir d'une autre qu'on se décide à lutter. Mais le mouvement

1. *L'homme en question*, FR3, 11 septembre 1977.

autonome préfère se dire étranger au MLF et affirmer que le MLF est étranger au gauchisme, c'est-à-dire bourgeois ou petit-bourgeois. On lit effectivement dans différentes brochures¹, à la rubrique « historique », que le MLF est une pure abstraction et que toutes les luttes des femmes depuis 7 ans lui sont lointaines puisqu'il ne vit que de groupes de conscience : de Psych et Po² aux Féministes révolutionnaires, on ignore le système social, les analyses sont a-historiques (nous aussi sans doute !).

D'autres disent différemment : le MLF a servi de détonateur, il a induit une prise de conscience nécessaire ; mais au lieu de faire tache d'huile, il est devenu peau de chagrin, ghetto de marginales aux subtils débats théoriques³.

Et pourtant, comment couper le mouvement des groupes de femmes qui naissent un peu partout, comment ne pas voir que si le MLF fonctionne comme un repoussoir (en grande partie grâce aux médias), il a aussi permis la naissance de tous ces groupes de femmes ? Seulement voilà, il s'est diffusé sans les maillons d'une organisation, il a utilisé la télégraphie sans fil de la révolte. *Donc* on peut continuer à penser que le MLF c'est 300 folles intellectuelles parisiennes.

D'ailleurs c'est *aussi* vrai. Qui sont-elles ? Elles sont souvent passées par le gauchisme ; comment font-elles pour ne pas s'entendre avec le gauchisme d'aujourd'hui ? Elles n'en gardent pas un bon souvenir, et le MLF, quand on le fait surgir de l'atmosphère de 1968, s'est construit dans l'agressivité à l'égard des groupes gauchistes mixtes, Rouge, Gauche prolétarienne, Vive la révolution. C'est bien ce qui les sépare des gauchistes d'aujourd'hui.

Si les différents groupes du mouvement autonome se disent plus dans l'héritage du mouvement ouvrier que dans le lignage du MLF, c'est au prix d'une méconnaissance dont la charge est explosive : elles réduisent l'histoire du féminisme à un problème

1. « Rencontre nationale d'ouvrières et d'employées », novembre 1975 (*Femmes travailleuses en lutte*). « Femmes, osons lutter », octobre 1976, *Cahiers. Pour le communisme*, n° 9.

2. Psychanalyse et Politique, mouvement fondé par Antoinette Fouque en 1968 [NdE].

3. *Brève histoire du MLF. Pour un féminisme autogestionnaire*, Rome, Paris, Savelli, Librairie la Jonquière, 1976.

de droit, de suffragisme ; elles parlent de nos grands-mères comme de bourgeoises revendicatrices. Or l'histoire des femmes en lutte ne se partage pas entre les grèves de femmes et les socialistes-femmes d'un côté, et les conquêtes de droits, les féministes bourgeoises de l'autre. L'histoire du féminisme, c'est aussi et beaucoup l'histoire des féministes socialistes (et pas seulement des socialistes-féministes). L'ignorer ou le minimiser permet de ne pas penser l'histoire des conflits entre ces femmes et le mouvement ouvrier (des saint-simoniennes aux pacifistes du XX^e siècle) et de ne pas trop dire que le mouvement ouvrier s'est servi du pouvoir patriarcal comme les capitalistes et les bourgeois. L'admettre n'implique pas nécessairement qu'on tombe dans l'excès inverse, remplacer la lutte des classes par la lutte des sexes ; là encore, on peut peut-être s'éviter les priorités stratégiques, celles qui obligent à refouler des problèmes.

Mais il y a au moins deux raisons pour que cela soit impossible : le mouvement autonome ne réclame cette autonomie que parce qu'il est justement absorbé par sa dépendance à l'égard de la gauche, syndicale ou organisationnelle (pêle-mêle : la CFDT, le PSU, *Rouge*, l'OCT...) et même si les groupes femmes de ces organisations se heurtent indéfiniment à la hiérarchie masculine, il y a des mises en cause qu'ils ne peuvent pas faire. Attaquer les ouvriers et les délégués des ouvriers aux organisations militantes, c'est introduire la division. À l'inverse, on nous taxe tout de suite de confusionnisme si on ne spécifie pas que les femmes du peuple sont le moteur de la lutte des femmes. Pour le mouvement autonome, l'axiome du MLF c'est : « Nous sommes toutes sœurs » (c'est-à-dire la lutte des sexes passe avant la lutte des classes) ; ce qui est mettre sur le même plan l'oppression de la femme riche et l'exploitation de la femme pauvre¹. N'est-ce pas là encore simplifier ? Il est loin d'être sûr que le marxisme suffise à rendre compte de la situation et de la révolte des femmes ; je ne sais pas toujours très bien faire le partage, dans un cas concret, entre ce qui relève de l'oppression ou

1. L'exploitation est de l'ordre du travail, et l'oppression renvoie à l'idéologie (de l'avortement au viol).

de l'exploitation. « Matérialisme hystérique »¹, disaient-elles sans se sentir coupables vis-à-vis des théories masculines ; ne faut-il pas justement établir des confusions explosives ?

Était-ce faire du gauchisme de gauchisme ? Il est sûr que le MLF fut un des premiers à poser la question de la figure hiérarchique, du pouvoir et de l'organisation face à l'image idéalisée de la société future. Il est certain aussi que les femmes, partout dans le mouvement, redisent sans cesse que les prises de parole de la « super-militante » et les rapports de forces les renvoient à leur oppression de femmes et mettent en suspens le sens de leur libération². Ces plaintes et ces reproches sont sûrement entendus mais de quel poids pèsent-ils face à une certaine ambition du mouvement autonome ? Ambition de compter dans la balance des syndicats et des partis, de s'en donner la possibilité par un pouvoir de coordination. Là se joue alors un jeu très compliqué où il faut en même temps structurer l'ensemble du mouvement sans renier son appartenance politique³, où il vaut mieux, même, pouvoir se réclamer d'un groupe/tendance/parti plutôt que de se réclamer de rien du tout : *L'Information des femmes*, bulletin de liaison et d'information de tous les groupes, proche du mouvement autonome, oublie sa critique de bourgeoisisme pourvu qu'il y ait une référence à un parti de gauche⁴. Dans la pratique, *elles aussi* subvertissent les familles politiques au nom du mouvement des femmes ; « sororité » réelle mais dont je vois mal comment elle se vit ailleurs que sur le papier : les AG de coordination suscitent des débats de tendances et les « organisées », occupées à faire passer une ligne, obligent nécessairement aux rapports de forces et au pouvoir structuré.

1. Semaine de la pensée marxiste, printemps 1975, un slogan qui a horrifié la tribune.

2. « Communiqué des groupes femmes Marseille », *L'Information des femmes*, n° 13, février 1977, p. 5.

3. Cf. le débat entre *Femmes travailleuses en lutte* et *Pétroleuses*, in « Rencontre nationale d'ouvrières et d'employées », 29 et 30 novembre 1975, et la réponse dans *Les Pétroleuses*, n° 5.

4. Cf. l'annonce pour le Mifas, Mouvement d'intégration des femmes à l'action socialiste, dont le programme se veut semblable aux autres groupes : autonomie et rapport de forces avec la maison-père, le PS. Intégration/autonomie : que de gymnastique en perspective !

Comment les femmes voient-elles leur lien, le parallèle avec ce qui est nécessairement nommé le mouvement ouvrier (c'est le seul terme possible pour faire le lien avec le mouvement des femmes) ? Si l'on scande : « Pas de libération des femmes sans socialisme, pas de socialisme sans libération des femmes », slogan qui a ses variantes (on peut remplacer socialisme par autogestion, anarchie, etc.), on suppose que le féminisme était en puissance dans ces diverses théories et pratiques politiques ; mais dites-moi alors pourquoi cette vérité n'a pas surgi avant ? Il y a déjà un siècle qu'ils sont là...

On me répondra que c'est une affaire de complétude, que la lutte des femmes parachève les théories socialistes et révolutionnaires : ce qui était en puissance s'avère être l'ultime étape d'un processus, ce qui revient au même. On découvre tout à coup que la révolution sera imparfaite si on oublie la moitié du ciel, plus même, qu'il sera impossible de la mener à bien sans le concours des femmes. Utiles à l'ombre des luttes, nous nous retrouvons au cœur du combat ; cela a de quoi susciter l'ironie. Mais ce qui me gêne plus encore, c'est l'insistance à vouloir *démontrer* la justesse de notre démarche, les tracts et les textes qui disent, lors des heurts avec le service d'ordre de la CGT par exemple, que nous sommes de leur côté et qu'il est vraiment triste qu'ils ne le comprennent pas. Pourquoi irions-nous leur prouver que nos luttes « unifient »¹ la classe ouvrière ? Quel sens politique cela a-t-il de vouloir les *aider* à comprendre ?

Dans les deux derniers cortèges du 1^{er} Mai, des femmes furent partagées entre leur envie de défiler avec les groupes femmes et leur insertion dans leur section syndicale. Étaient-elles d'abord travailleuses, femmes en lutte ensuite, ou l'inverse ? Cette question ne soulève pas seulement un problème de place mais met en jeu toute l'analyse du mouvement des femmes. Jeannette Laot² explique que, du point de vue des syndicats en tout cas (la CFDT), c'est la situation des travailleuses, seule, qui les concerne³. Admettons

1. Tracts de Toulouse, *L'Information des femmes*, n° 7, p. 16 et n° 10, p. 12.

2. Secrétaire nationale de la CFDT [NdE].

3. Côté militantisme, il est sans doute difficile de se situer d'emblée comme femme. Ne faut-il pas d'abord faire ses preuves de bonne militante asexuée avant de pouvoir s'impliquer

que le syndicat ne puisse pas prendre en compte la femme du militant coincée à son foyer ; mais que dire des groupes d'extrême-gauche qui affirment que poser les problèmes des travailleuses c'est englober nécessairement les problèmes de toutes les femmes ? Est-il vraiment certain que l'œil de l'ouvrière voit plus juste que celui de la ménagère, de la femme au foyer, de l'employée mère de famille¹ ?

Autre question, même problème : quelles sont les luttes des femmes ? Là encore faut-il faire des partages ? Entre les problèmes de l'emploi et du chômage et les problèmes d'avortement et de viol, il n'est pas facile d'ordonner les priorités ; témoin la rencontre internationale de Vincennes de mai 1977 où si le projet de départ concernait le travail et l'emploi des femmes, la réalité des commissions fit largement état de tous les problèmes, et ce fut certainement la cause de sa réussite². Sans doute faut-il dire, avec le mouvement autonome, que ce ne sont pas les objectifs des luttes qui séparent les différentes tendances du mouvement des femmes mais les démarches utilisées (démonstrations spectaculaires ou travail de commissions) ; mais est-ce vraiment une alternative ?

Là se boucle le cercle des questions ; non pas que tous les problèmes soient abordés, mais parce que je suis revenue au point de départ. Un certain MLF est mort. Un autre a surgi un peu partout dans des groupes multiples, organisés ou non. Il s'étend et se répand pendant qu'une certaine dynamique se perd et qu'apparaît la répétition. Mais comment faire autrement ? L'oppression se répète et nos dénonciations successives ont fini peu à peu par nommer publiquement tous les mécanismes cachés de ces oppressions (après le viol, que dénoncer, si ce n'est à nouveau le travail et l'éducation des femmes, les conditions de l'avortement ou celles de notre vie quotidienne ?). Devons-nous pour autant nous réinsérer dans la

dans les commissions-femmes ? Le livre de Jeannette Laot, *Stratégies pour les femmes*, en témoigne ; les militantes de 1977, moins isolées, ne semblent pas dire autre chose... Qu'est-ce qui se renforce au lieu de se libérer ?

1. *Femmes travailleuses en lutte*, rencontre nationale, p.16.

2. Il faut quand même dire qu'un certain nombre de groupes étrangers ont refusé cette rencontre par rejet du dogmatisme « lutte de classe » et qu'une autre rencontre eut lieu, à Amsterdam, en juin 1977, cf. *L'Information des femmes*, n° 18.

machinerie politique traditionnelle ? Certaines femmes s'y refusent, et avec obstination ; que proposent-elles alors ?

Elles disent que si c'est à partir d'elles-mêmes qu'elles arrivent au mouvement des femmes, seul l'échange des luttes, confrontation réciproque, peut avoir un sens (des ouvrières aux mères célibataires et des prostituées aux employées)¹.

Elles voudraient une coordination *horizontale*, hostile à une organisation centralisatrice, des groupes féministes ; espoir d'un mouvement des femmes définitivement étranger à la violence des institutions patriarcales².

Elles se contenteraient, et ce n'est pas facile, de parler d'antagonisme pour définir nos liens conflictuels avec les forces de subversion sociale ; étant entendu qu'il n'y a ni liaison naturelle et spontanée, ni indifférence agressive à l'égard des autres luttes sociales³.

Si nous ne nous reconnaissons pas dans ces exigences, l'après-MLF risque d'être un enterrement de plus. Quand on sait que l'histoire du féminisme depuis 1830 est une suite d'émergences et de disparitions, on ne peut qu'avoir peur que nos révoltes se perdent dans les dédales des institutions politiques ou de la récupération commerciale. Marcuse disait : on ne peut pas s'attendre à ce que la libération soit un sous-produit de nouvelles institutions, elle doit naître dans les individus eux-mêmes⁴. Libération/institutions : est-ce un antagonisme irréductible ? Auquel on ne peut échapper ? En tout cas, les femmes du MLF ne voulaient plus militer comme les gauchistes pour la classe ouvrière : ou pour les femmes de la classe ouvrière. Mais à la différence des gauchistes, les femmes du mouvement autonome ont rencontré beaucoup de femmes, ouvrières ou pas ; du coup elles ne sont pas aussi sages que leur organisation le souhaitait, elles ont une dynamique qui déborde les structures ossifiées. De l'OCT à *Rouge*, les femmes

1. « Le rire des femmes », *Magazine littéraire*, mai 1976.

2. *L'Information des femmes*, octobre 1977, p.19, appel de 18 femmes pour une coordination horizontale.

3. Cf. le très bel éditorial du n° 1 de *La revue d'en face* en mai 1977.

4. *Libération*, 15 mai 1974, débat à Vincennes.

de ces organisations se sont donné, de fait, une indépendance qui est devenue, à l'intérieur de ces organisations, une véritable force politique. Il se produit alors comme un balancement entre l'inféodation à la ligne « d'en haut » et la possibilité acquise d'un pouvoir de manipulation ; entre l'excès de subordination et la volonté de pouvoir. Certaines se sont vues piégées dans cette alternative et se proposent d'être les « dissidentes » des institutions d'extrême-gauche, de se regrouper comme telles. De l'autre côté, même radicalisation : certaines apparaissent définitivement bourgeoises. *F. Magazine*¹ ne fait même pas semblant d'être féministe mais a grand besoin d'utiliser des femmes féministes. L'ère de la gestion de ce qui fut commence. Dans ces extrêmes, nous rencontrerons-nous encore ?

La politique des femmes est née dans la dénonciation des crimes contre les femmes et avec la prise en charge de notre défense ; elle ne peut pas s'en tenir là. Elle nous ouvre un espace où ne s'accumulent pas seulement les problèmes-femmes mais où tous les faits politiques se questionnent : nous ne voulons pas nous enfermer dans les problèmes-femmes, compartiment spécifique des luttes globales et il nous est difficile, en même temps, de faire une analyse féminine et féministe de n'importe quel événement politique : le terrorisme allemand nous touche comme n'importe quel « mec » et en même temps nous avons d'autres questions : comment les médias partagent le monde des femmes entre égéries terroristes et femmes mineures (les otages) comptées avec les enfants et les malades ? Analyse, question politique différente... Et la pratique ? Y aura-t-il un ailleurs où s'apprendrait la réconciliation du quotidien et de la scène politico-sociale ?

1. Mensuel fondé en 1978 par Claude Servan-Schreiber et Benoîte Groult [N&E].